

## Prologue

---

*Moscou, août 1938*

*Où Teodor Stepanovitch Maly se voit refuser une dernière cigarette*

**A** lors, voilà : Le Y de Y. Modinskaïa, sur mon badge, est l'initiale de Yelena. C'était aussi le prénom de ma grand-mère maternelle, l'une des premières femmes commissaires dans la glorieuse Armée rouge à l'époque de la Révolution. J'ai trente-trois ans. Avant ma récente réaffectation au poste d'analyste du renseignement, j'étais assistante de recherche au deuxième directoire général du Commissariat du peuple aux affaires intérieures, plus connu sous le nom de NKVD. Non, je ne suis pas mariée – sauf à considérer, bien sûr, que je suis mariée à mon travail, pour reprendre la formule du lieutenant Goussakov.

Oui, oui, vous êtes l'un des rares à comprendre que pour moi aussi, c'était une épreuve. Il va sans dire que c'en était une pour le condamné (c'est bien le but, n'est-ce pas ?), mais moi, je n'étais encore jamais descendue aux étages où l'on interroge les traîtres et, à plus forte raison, ne m'étais jamais entretenue avec un criminel juste avant son exécution. Depuis qu'on m'avait confié les dix-sept cartons du dossier N° 5581 (chacun marqué du tampon rouge « Top Secret » et « Comité pour la sécurité de l'État du Conseil des ministres d'URSS »), un mois et une semaine et demie plus tôt, j'avais passé pratiquement toutes mes heures de veille à épilucher leur contenu : des pages et des pages de rapports, dactylographiés sur du papier ministre, de ou à propos de l'Anglais ; des mois de télégrammes échangés entre la *Rezidentura* de Londres et le Centre de Moscou, chaque liasse retenue par un élastique épais ; les appréciations de l'analyste qui avait travaillé sur le dossier avant moi, concernant la bonne foi de l'Anglais. Bien que j'eusse enchaîné les journées de quinze heures à mon bureau, je n'avais réussi à examiner que les deux tiers environ des documents. Pour ce qui était de mes conclusions, en théorie, mon opinion n'était pas encore faite, mais j'avais déjà repéré des incohérences dans le résumé qu'avait préparé mon prédécesseur immédiat, avant d'être déporté dans un camp de travail en Sibérie. Mon chef de section au 5<sup>e</sup> département du deuxième directoire, le lieutenant Goussakov, m'a accompagnée jusqu'à la porte de la salle d'interrogatoire. Je le vois encore remonter sa manchette amidonnée pour

## PROLOGUE

jeter un coup d'œil impatient à la montre attachée au creux de son poignet dodu. « Vous avez une demi-heure, sous-lieutenant Modinskaïa. Pas une minute de plus. On ne doit pas faire attendre les camarades dans la crypte. »

Un gardien a déverrouillé la porte de ce qui s'est révélé être une pièce étroite et nue, au plafond haut. Je l'ai entendu refermer derrière moi, une fois que j'ai été à l'intérieur. La pièce empestait : une odeur indistincte, mais parfaitement désagréable. La lumière de l'aube, d'une couleur de cendre et d'un poids de plomb, filtrait à travers une fenêtre pas plus grande qu'une fente, haut dans le mur. J'ai cru percevoir le crissement des freins à friction des tramways qui s'arrêtaient sur la place Dzerjinski, devant la prison de la Loubianka, pour faire monter les travailleurs qui avaient fini leur service de nuit. Tandis que mes yeux s'habituait à l'obscurité de la pièce sans éclairage, j'ai distingué la silhouette d'un homme, assis sur un tabouret à trois pieds. Il était grand, mince, ou même maigre, pas rasé, débraillé, vêtu d'une veste de costume informe sur une chemise blanche sale boutonnée jusqu'à son cou squelettique. Il avait une fine moustache triangulaire au-dessus de la lèvre supérieure. Ses cheveux paraissaient emmêlés. Il portait des chaussures sans lacets et sans chaussettes. J'ai été soulagée de voir qu'il avait des fers aux chevilles et aux poignets.

Je me suis assise sur le seul autre meuble de la pièce, une chaise en bois au dossier droit, du genre qu'on trouve dans toute honnête cuisine soviétique. Comme le prisonnier continuait de regarder dans le vide, je me suis

éclairci la gorge. Prenant conscience de ma présence, il a frissonné puis brusquement penché la tête de côté en un étrange salut. Je l'ai entendu murmurer : « Je vous demande de m'excuser.

— Pardon ?

— Je n'aurais jamais imaginé être interrogé par une femme. Lorsqu'ils sont venus me chercher dans ma cellule, j'ai cru qu'ils m'emmenaient à mon exécution... J'ai... j'ai chié dans mon pantalon. J'ai perdu l'odorat quand j'ai eu le nez fracturé durant l'interrogatoire, mais à voir la tête des gardiens qui m'ont escorté dans les couloirs, je suppose que je dois puer horriblement. »

Je sentais qu'il luttait pour garder le contrôle de ses émotions. Je l'ai vu lever ses mains menottées, mais comme il avait la tête penchée, je n'aurais su dire s'il essuyait des larmes de ses yeux, de la sueur sur son front ou de la salive au coin de sa bouche.

« Je suis désolée de vous voir dans cette pénible situation, ai-je dit, pensant qu'une manifestation de sympathie créerait une atmosphère favorable à l'interrogatoire. Je vois que vous portez une alliance. Votre femme vous a-t-elle accompagné quand vous avez été rappelé à Moscou ?

— On lui a donné l'ordre de rentrer avec moi. Elle ne se doutait pas... » Le prisonnier s'est raclé la gorge. « Elle estimait que les rumeurs de purges dans les rangs du NKVD étaient de la propagande capitaliste. Elle disait que nous, nous n'avions de toute façon rien à craindre

## PROLOGUE

puisque nous étions des communistes dévoués et que nous n'avions rien fait de répréhensible.

— Où est-elle, maintenant ?

— J'espérais que vous me le diriez.

— Il n'est pas fait mention d'elle dans la transcription de votre procès.

— Une nuit, peu après mon arrestation, j'ai entendu une femme appeler mon nom d'une cellule lointaine. J'ai cru reconnaître la voix de ma femme. » Il a levé les yeux. « S'il vous plaît, aidez-moi. »

J'ai détourné la tête. « Vous avez été condamné en tant qu'ennemi du peuple par un tribunal spécial. Je ne peux rien pour vous.

— Vous pensez vraiment que je suis un agent fasciste ?

— J'ai lu le verdict. Vous avez avoué travailler pour la division Abwehr du haut commandement de la Wehrmacht.

— Mais, bon sang, j'ai été torturé ! On m'a battu pour obtenir des aveux. J'ai parlé quand je n'ai plus été capable de supporter la douleur. » Et il a ajouté dans un murmure discordant : « Au moins, donnez-moi une cigarette. »

Remplir la pièce de fumée de tabac aurait résolu un de mes problèmes. Hélas, le règlement l'interdisait. « Ce n'est pas permis, ai-je répondu.

— Dans tous les pays civilisés, un condamné a droit à une dernière cigarette », a-t-il dit d'un ton pitoyable.

J'aurais voulu me couvrir la bouche et le nez avec un mouchoir parfumé et respirer au travers. « Nous n'avons pas beaucoup de temps, ai-je repris.

— Vous voulez dire que moi, je n'ai plus beaucoup de temps.

— Vous étiez le *rezident* à Londres quand l'Anglais a été recruté », ai-je dit. Je lisais une de mes fiches. « "Télégramme chiffré numéro 2696, envoyé au Centre de Moscou par la *Rezidentura* de Londres, juin 1934 : *Nous avons recruté le fils d'un éminent arabisant britannique, connu pour être un intime du roi saoudien Ibn Séoud et supposé avoir des contacts au plus haut niveau des services de renseignement anglais.*" Le télégramme est signé de votre cryptonyme : *Mann*. »

Le prisonnier a brusquement redressé la tête. Ses orbites paraissaient enfoncées dans son crâne, et ses yeux étaient étrangement éteints, comme s'ils étaient morts dans l'attente de l'exécution. Était-il possible que la lumière se retire des yeux, avant que la vie se retire du corps ? « Pourquoi en revient-on toujours à l'Anglais ? disait le condamné. Je n'ai jamais fait un pas sans l'accord du Centre.

— Le Centre a donné son accord au recrutement sur la base de votre évaluation de la situation.

— Mon évaluation de la situation était influencée par l'empressement du Centre à recruter des agents en Grande-Bretagne.

— Combien de fois avez-vous rencontré l'Anglais ?

— Je ne sais plus exactement.

## PROLOGUE

— La bonne réponse est neuf.

— Pourquoi me posez-vous la question, si vous connaissez déjà la réponse ? » Il a secoué la tête avec colère. « En ma qualité de *rezident*, et plus encore en tant qu'officier traitant de l'Anglais, je devais le rencontrer à intervalles réguliers. Ça faisait partie de la procédure habituelle.

— Décrivez-le.

— Tous les détails figurent dans les rapports que j'ai envoyés au Centre.

— Je souhaiterais les entendre de votre bouche. »

Le prisonnier a inspiré bruyamment par le nez. « L'Anglais n'était pas né dans le bon siècle. C'était un des derniers romantiques. Naïf peut-être, mais profondément idéaliste. Et foncièrement antifasciste. Il considérait Staline comme le rempart contre Hitler, le communisme comme le rempart contre le fascisme.

— D'après vous, était-il d'abord et avant tout communiste ou antifasciste ?

— À l'époque, c'était la ligne du Centre – n'oubliez pas que l'Anglais a été recruté en 1934 – de souligner la dimension antifasciste du mouvement communiste international, d'en appeler à un front uni contre la menace hitlérienne. Il n'est donc pas étonnant que nous ayons recruté des agents qui étaient motivés en premier lieu par l'antifascisme.

— Ses origines ne vous ont pas dissuadé – ses racines aristocratiques, son père ultraconservateur ayant

des contacts en Arabie Saoudite, son éducation élitiste à l'université de Cambridge ?

— Dissuadé ? Au contraire, ce sont ses origines qui ont d'abord retenu mon attention. J'y ai vu la possibilité de mettre en œuvre un plan de pénétration à long terme. Nous avions des wagons entiers d'ouvriers communistes à l'accent de l'East End, nous avions des mineurs de Newcastle qui récitaient le *Manifeste du parti* au mariage de leurs filles, mais aucun n'aurait pu tenir une conversation dans un club de gentlemen. Comment aurait-on pu attendre d'eux qu'ils infiltrent le gouvernement ou le corps diplomatique ou, mieux encore, les services secrets britanniques ?

— Le fait que ce soit lui qui soit venu vous trouver, et non l'inverse, a sûrement dû vous faire soupçonner qu'il était chargé par le Secret Intelligence Service britannique d'infiltrer *nos* services secrets ?

— Je ne conteste pas qu'après son retour de Vienne il s'est présenté de lui-même au quartier général londonien du comité central du parti communiste britannique... »

J'ai jeté un coup d'œil à une des fiches sur mes genoux. « Au 16, King Street. »

Il a paru décontenancé par ma connaissance du dossier. « Au 16, King Street, exactement. Il a déclaré vouloir rejoindre le parti. »

Le prisonnier venait de mettre le doigt sur l'une des nombreuses incohérences du résumé de mon prédécesseur. J'ai dit très doucement : « Il est difficile de croire que quelqu'un qui entre dans les locaux du QG du co-

mité central n'ait pas été photographié par des agents britanniques et mis sur une liste de gens à surveiller. Dans ce cas, l'Anglais avait peu de chances de pénétrer les organes de l'État britannique, sauf si... »

Le condamné a fini la phrase à ma place : « ... sauf si son objectif ultime était de pénétrer *nos* organes étatiques pour nous livrer de fausses informations. » Il a tenté de croiser les jambes, mais les fers à ses chevilles l'en ont empêché. « Les camarades au comité central londonien lui ont répondu qu'ils devaient prendre des renseignements sur lui avant qu'il puisse devenir membre du parti communiste britannique. Ils lui ont dit de revenir six semaines plus tard. Un rapport portant le nom de l'Anglais a atterri sur mon bureau. J'ai vérifié ses antécédents. À Cambridge, il avait appartenu à la scandaleuse Socialist Society. Ses plus proches amis et ses connaissances étaient tous, comme lui, résolument de gauche. Une fois son diplôme en poche, il est parti à Vienne pour participer à l'insurrection d'inspiration communiste contre le dictateur Dollfuss. Vous n'ignorez pas que c'est Litz Friedman, l'un des agents de confiance du Centre, à Vienne, qui a d'abord suggéré son nom à nos organes. Dans son premier rapport, elle le décrivait comme un marxiste qui voyait dans l'Union soviétique la forteresse du mouvement de libération mondiale, qui idolâtrait l'*Homo sovieticus*, qui croyait que le communisme international conduirait à une Grande-Bretagne plus saine, à un monde meilleur. Le Centre m'a envoyé à Vienne pour assister à l'un des rendez-vous bimensuels entre

Friedman et son officier traitant. Je l'ai personnellement entendue proposer la candidature de l'Anglais, je l'ai entendue déclarer qu'il ferait un excellent agent. Je l'ai interrogée à Londres après qu'elle a fui Dollfuss et Vienne. Elle a de nouveau insisté sur l'antifascisme de l'Anglais et sur la volonté qu'il avait de rejoindre l'Internationale communiste. Le Centre a évalué tous ces paramètres quand il a décidé que la *Rezidentura* londonienne devrait essayer de le recruter.

— D'après les documents figurant dans le dossier N° 5581, vous avez personnellement recruté l'Anglais. »

Il a hoché la tête d'un air désespéré. « J'ai organisé un rendez-vous sur un banc de Regent's Park en plein jour. Litzi Friedman l'a amené en prenant les précautions nécessaires pour s'assurer qu'ils n'étaient pas suivis.

— Et ensuite ? »

Le prisonnier a réussi à esquisser un sourire grimaçant. « Au début, il a cru que cela concernait son adhésion au parti communiste. La veille au soir, j'avais griffonné ce que j'allais dire, comme s'il s'agissait d'un scénario pour une pièce radiophonique. J'ai joué à la perfection le rôle que je m'étais assigné. *Si vous voulez rejoindre le parti, ils vous accueilleront à bras ouverts, bien sûr*, lui ai-je dit. *Vous pouvez passer vos journées à vendre le Daily Worker dans les quartiers ouvriers. Mais ce serait perdre votre temps et gâcher vos talents.* Il a paru surpris par mes paroles. *Et quels sont mes talents ?* m'a-t-il demandé. *Aussi bien par vos origines que par votre éducation, dans votre apparence que dans vos manières, vous êtes un intellectuel. Vous êtes capable*

## PROLOGUE

*de vous fondre parmi les bourgeois et de vous faire passer pour l'un d'eux. Si vous voulez vraiment apporter une contribution significative au mouvement antifasciste, vous ne pouvez pas vous contenter d'adhérer au parti communiste britannique. L'alternative clandestine que je vous propose n'ira pas sans difficulté, sans danger même. Mais les récompenses seront immenses, en termes d'accomplissement personnel et d'amélioration concrète du sort des masses laborieuses dans le monde. Vous sortez de Cambridge – cela seul vous ouvrira des portes dans le journalisme, aux Affaires étrangères et peut-être même dans les services secrets de Sa Majesté. Voulez-vous vous joindre à nous dans la lutte contre l'hitlérisme et le fascisme international ? »*

À l'extérieur de la Loubianka, des travailleurs avaient commencé à actionner des marteaux pneumatiques pour percer le macadam de la chaussée. Je me suis rappelé un professeur, à l'académie de formation, qui nous avait parlé de l'efficacité des longs silences lors d'un interrogatoire. À l'époque, je n'avais pas très bien compris ce qu'il voulait dire. Maintenant, si. Les silences pouvaient être particulièrement utiles dans une situation comme celle-ci, où le prisonnier serait emmené à son exécution à la fin de l'interrogatoire. Il avait intérêt à faire durer la conversation. Gardant cela en tête, je me suis tue, les yeux fixés sur les bobines du magnétophone à côté de ma chaise. Tandis que le silence se prolongeait, l'homme a montré des signes de nervosité. Il a remué sur le tabouret et levé ses poignets menottés pour se passer les doigts d'une main dans les cheveux. Quand j'ai fini par rompre le

silence, j'ai vu qu'il m'était reconnaissant de reprendre l'échange et qu'il était impatient de répondre.

« L'Anglais savait-il qui vous étiez quand vous lui avez fait votre proposition ? ai-je demandé.

— Je lui ai dit seulement qu'il pouvait m'appeler Otto.

— Savait-il pour qui vous travailliez ? Ou plutôt : savait-il pour qui vous *prétendiez* travailler ? »

Le prisonnier a grimacé au mot « *prétendiez* ».

« Ce n'était pas la première fois que j'accomplissais la tâche délicate de recruter des agents. Je suis resté aussi vague que nécessaire : j'ai parlé du front antifasciste, des travailleurs du monde qui s'unissaient contre leurs exploiters. Mais l'Anglais n'était pas un idiot. Bien qu'il fût trop discret pour le dire, il ne devait faire aucun doute pour lui que je représentais le Centre de Moscou et l'Union soviétique.

— Que s'est-il passé après que vous lui avez proposé de travailler pour vous ?

— Il s'est passé qu'il a accepté sur-le-champ.

— Sans hésitation ?

— Sans hésitation, oui.

— Ça ne vous a pas paru étrange qu'il se décide tout de suite, qu'il ne demande pas un peu de temps pour évaluer les risques, pour réfléchir aux conséquences de sa décision ?

— J'en ai appelé à l'aventurier autant qu'à l'idéaliste en lui. Je l'ai invité à lier son destin au projet bolchevique de substituer l'ordre prolétarien au chaos capitaliste. Je lui ai offert l'opportunité de donner un sens à sa vie,

ce qui avait été une de mes motivations quand j'avais accepté de travailler pour le Centre. Vous-même avez peut-être signé pour des raisons similaires. Quand je repense à cette première entrevue à Regent's Park, non, ça ne m'avait pas surpris de voir l'Anglais hocher la tête avec empressement. »

J'ai décidé de provoquer le prisonnier dans l'espoir de le faire dévier de ce qui était, à l'évidence, un récit soigneusement préparé. « Du point de vue du Centre, le recrutement de l'Anglais doit être envisagé sous un jour plus sombre. Comment pourrait-il être un agent digne de confiance puisque celui qui l'a recruté a été reconnu coupable d'être un espion allemand ?

— Vous êtes dans la disposition d'esprit d'un chien qui se mord la queue, a-t-il répliqué.

— Comment osez-vous insulter une tchékiste ? »

Ma réaction indignée a paru l'amuser. « Quand on s'apprête à recevoir une balle de gros calibre dans la nuque, on se fiche pas mal d'insulter une tchékiste. »

J'avoue que j'ai parfaitement saisi son point de vue et conclu que je ne gagnerais rien à me vexer. « Vous ne répondez pas à ma question, ai-je fait remarquer d'un ton égal. Non seulement vous, le *rezident* londonien du NKVD et directeur de l'Anglais, étiez un traître à la mère patrie, mais votre prédécesseur à la *Rezidentura* de Londres, Ignace Reiss, cryptonyme Marr, qui lui aussi s'était porté garant de l'Anglais, a trahi la patrie et a été exécuté. Un autre traitant soviétique de l'Anglais... » J'ai feuilleté mes fiches jusqu'à ce que je trouve celle que je

voulais. « ... Alexandre Orlov, cryptonyme le Suédois, est passé à l'Ouest le mois dernier...

— Le Suédois est passé à l'Ouest !

— Son vrai nom était Leon Lazarevitch Feldbin. Un israélite. Il a disparu de son poste dans le sud de la France.

— Orlov était un honnête bolchevik. Il a fait la révolution puis combattu sur le front polonais dans la 12<sup>e</sup> Armée rouge. C'est Feliks Dzerjinski en personne qui l'a fait entrer dans l'appareil de renseignement. S'il paraît avoir fait défection, vous devez envisager la possibilité qu'il participe à une opération de désinformation menée par le Centre pour tromper les services ennemis.

— Inutile de dire que j'ai consulté mes supérieurs. La défection d'Orlov ne fait partie d'aucune opération. Il savait que l'Anglais avait été recruté par notre NKVD – nombre de ses rapports de terrain passaient par les mains d'Orlov. Or, à l'heure même où nous parlons, l'Anglais n'a pas été arrêté. Les faits parlent d'eux-mêmes. »

Le prisonnier condamné s'est tassé sur son tabouret, secouant la tête, incrédule. « Vous négligez le succès de la mission de l'Anglais en Espagne durant la guerre civile.

— Alors qu'il travaillait soi-disant sous couverture comme journaliste britannique, il a reçu l'ordre d'assassiner le dirigeant fasciste Franco. De manière peu surprenante, il n'a absolument rien fait pour tenter d'accomplir sa mission. De manière peu surprenante, sachant que vous avez été démasqué en tant qu'agent allemand, et sachant que l'Allemagne soutenait Franco et ses armées nationa-

listes, vous avez envoyé des télégrammes au Centre justifiant l'échec de l'Anglais à remplir sa mission.

— La mission était ridicule. L'Anglais avait seulement été formé pour recueillir des renseignements. L'instinct, le talent nécessaires à l'espionnage classique ne préparent pas un agent aux sales boulots. Au-delà de ça, jamais un étranger armé n'aurait pu approcher Franco, le tuer puis s'échapper. L'assassin, une fois arrêté, aurait avoué être un agent soviétique. Cela aurait causé un incident international. L'Allemagne et l'Italie, qui toutes deux soutenaient ardemment Franco, auraient pu déclarer la guerre à l'Union soviétique. Il fallait être complètement coupé de la réalité pour donner un ordre pareil. »

Bien que j'aie eu la bonne fiche en main, j'ai pu la citer sans avoir besoin de la regarder. « L'ordre venait du camarade Staline, qui considérait que les armées nationalistes et leurs alliés catholiques s'effondreraient et que les républicains triompheraient si le leader fasciste Franco pouvait être éliminé. »

L'étroite pièce était à présent éclairée par la lumière du jour. Je voyais les lèvres du prisonnier trembler. Au bout d'un moment, il a dit : « Depuis qu'il a été recruté, il y a plusieurs années, l'Anglais nous a fourni quantité d'informations exactes.

— C'est évident. Les agents d'infiltration sont obligés de fournir des informations exactes pour établir leur crédibilité et vous faire avaler les informations fausses qu'ils glissent dans leurs rapports. Vous, un agent de l'Abwehr, avez fourni au Centre des informations justes

sur l'ordre de bataille de l'Allemagne et sur ses priorités en matière d'armement afin de nous faire gober une certaine quantité de fausses informations.

— Je vous défie de me citer un seul exemple d'information fausse que je vous aurais transmise. »

J'ai haussé les épaules. Cette conversation ne menait nulle part. « Vous vous êtes porté garant de l'Anglais et vous avez fait passer pour vrai ce qu'il écrivait dans les rapports qu'il vous remettait. »

J'ai rassemblé les fiches sur lesquelles j'avais noté des questions. Le prisonnier a remarqué le geste. « Ne partez pas, bon Dieu ! s'est-il écrié d'une voix âpre. Je dois vous parler le plus longtemps possible.

— On m'a donné une demi-heure... »

Il a sorti une pochette d'allumettes de sa veste de costume. « J'ai écrit un bref message pour le camarade Staline sur le rabat. Il n'est pas trop tard pour moi, si vous pouvez le lui transmettre. Il n'a sûrement pas oublié Teodor Stepanovitch Maly. Il se souviendra que j'ai servi loyalement le parti pendant la Révolution et me suis dévoué à l'État depuis. Il ordonnera aux juges de revoir leur verdict.

— Les prisonniers n'ont pas le droit d'avoir des crayons, ai-je jugé nécessaire de lui rappeler. C'est une violation grave des règles, qui pourrait avoir de sérieuses conséquences pour vous. »

J'ai vu le prisonnier me tendre la pochette d'allumettes et s'avancer vers moi en traînant les pieds à cause des fers à ses chevilles. « Vous êtes mon seul espoir », a-t-il murmuré.

## PROLOGUE

J'ai honte d'admettre que j'ai traversé la pièce en titubant pour gagner la porte. J'ai le vague souvenir d'avoir martelé le battant de mes jointures et entendu avec soulagement la clé tourner dans la serrure. La porte s'est ouverte. J'ai inspiré à pleins poumons l'air vicié du couloir. Le lieutenant Goussakov se tenait là, avec les camarades qui étaient montés de la crypte, des hommes costauds portant des tabliers de cuir tachés par-dessus leur uniforme du NKVD et fumant d'épaisses cigarettes roulées. Ils ont été surpris de voir une femme sortir de la pièce.

« Emmenez-la, a marmonné l'un d'eux. Ce n'est pas un endroit pour une femme. »

Un autre camarade, un homme petit au crâne rasé, a rétorqué avec un ricanement : « Sauf, bien sûr, si elle est condamnée à la peine capitale. »

Les autres camarades ont détourné les yeux, embarrassés.

Le lieutenant Goussakov a fait un mouvement de tête, avant de se diriger vers l'ascenseur. « Maly a-t-il été en mesure d'éclaircir les incohérences figurant dans le résumé de votre prédécesseur ? » m'a-t-il demandé alors que je marchais à sa hauteur. Il s'est arrêté. « L'Anglais. Dans quel camp est-il ?

— Les éléments que j'ai vus jusqu'ici laissent penser que c'est un agent britannique, ai-je répondu. Le prisonnier condamné Maly n'a rien dit qui m'ait convaincue du contraire. »